



La montagne rouge (SANG): voyage au bout de la vie



La pièce repose presque entièrement sur les épaules de Claudieanne Ruelland. L'amoureux (Steve Gagnon) dont elle pleure la disparition prend parfois corps à ses côtés, à la faveur de retours en arrière destinés à nous montrer quelques scènes de la vie conjugale d'avant le drame.
Le Soleil, Steve Deschênes



Éric Moreault
Le Soleil

(Québec) Que reste-t-il à celui, ou plus souvent celle, qui survit au suicide de l'être aimé? Voilà la déchirante question que pose *La montagne rouge (SANG)*, du Québécois Steve Gagnon, présentée mardi soir en grande première au Carrefour international de théâtre. La pièce plonge dans l'insoutenable douleur et le désarroi d'une jeune femme, sans toutefois réussir à nous toucher complètement.

Un an après la disparition de son amoureux, une jeune femme (Claudieanne Ruelland) effectue un pèlerinage sur la montagne qu'ils fréquentaient en des temps plus heureux. Elle tente d'exorciser le démon qui lui bouffe sa vie jusqu'à l'obsession; de trouver un apaisement dans un rite païen, à défaut de mieux.

La perspective choisie par Steve Gagnon, dont c'est le premier texte porté à la scène, s'avère intéressante. Le mal de vivre indéfinissable qui ronge le jeune homme (Gagnon) est évoqué, mais pas explicité (on se croirait chez Nelligan : «Qu'est-ce que le spasme de vivre. À la douleur que j'ai, que j'ai»). Il s'attarde plutôt aux conséquences du geste sur la jeune femme. Comme elle le dit, «ça ne passe pas».

Le fantomatique jeune homme, la plupart du temps muet, prend parfois corps, à la faveur de retours en arrière destinés à nous montrer quelques scènes de la vie conjugale d'avant le drame. Malheureusement, il n'est pas toujours clair s'il s'agit d'une séquence imaginée par la jeune femme au moment présent ou d'un souvenir réel, ce qui introduit une certaine confusion.

Le texte énergique et nerveux est porté par un souffle poétique puissant. Pour lui laisser le plus d'impact possible, Frédéric Dubois a choisi une mise en scène extrêmement dépouillée, réduisant le décor à sa plus simple expression (une table et une chaise) et les déplacements au strict nécessaire. Un choix judicieux.

Mais la musique, pourtant parcimonieuse, provoque parfois des chutes agaçantes dans la tension dramatique tellement son utilisation semble incongrue. Comme s'il fallait, chaque fois, que le spectateur retrouve sa concentration après avoir décroché.

La montagne rouge (SANG) repose presque entièrement sur les épaules de Claudieanne Ruelland, qui livre une performance à fleur de peau même s'il lui manque parfois l'intériorité nécessaire à cette insupportable souffrance qui lui ronge les chairs. Mais il n'est pas évident pour une jeune actrice de jouer ainsi pendant presque une heure et demie. Elle s'en tire plutôt bien.

Il sera captivant de voir comment évoluera encore cette création, née d'une ébauche de texte pour lequel Gagnon avait obtenu un prix en 2007 au Carrefour. Une version plus longue avait obtenu un prix de la Ville de Québec en 2008. La pièce sera présentée cet automne au Périscope.

En attendant, La montagne rouge (SANG) est à l'affiche de la coopérative Méduse jusqu'au 5 juin.